Dans les Alpes Lépontines

Autor(en): **Kurz, Marcel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Ski : Jahrbuch des Schweizerischen Ski-Verbandes = Annuaire de l'Association Suisse des Clubs de Ski**

Band (Jahr): **9 (1913)**

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-541575

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Dans les Alpes Lépontines

par MARCEL KURZ S. C. Basel. — A. A. C. Z.

Per chi la sappia amare ed intendere
la montagna è la vita. *L. A. Garibaldi.*

En janvier 1911, j'avais eu le plaisir de traverser les Alpes Pennines par la Haute-Route de Bourg-St-Pierre à Zermatt.

Comme je l'ai déjà dit dans mon récit[1]), la High Level Road s'arrête à Zermatt, par le fait qu'on descend dans une vallée, — et c'est une des raisons pour lesquelles nous nous étions arrêtés là, nous aussi.

Plus tard, en considérant cette route sur la carte, et en revivant mentalement toutes les émotions de la traversée, il me vint à l'idée de la prolonger jusqu'au Simplon, puis jusqu'au Gothard.

De Zermatt, on passe à Saas par le Schwarzberg Weisstor, et de Saas au Simplon par le Simelipass et le Sirwoltenpass.

Au Simplon commencent les Alpes Lépontines, région quelque peu mystérieuse pour moi et qui excitait ma curiosité.

Le système orographique de ces montages est bien différent de celui que traverse la Haute-Route: il n'y règne pas cette belle ordonnance; on n'y retrouve plus le parallélisme presque géométrique des vallées latérales du Valais, aboutissant perpendiculairement à la grande chaîne pennine. La zone praticable pour le ski est rejetée au sud de la chaîne principale, dans une sorte de coulisse gigantesque, presque entièrement située en territoire italien. Le niveau général se trouve abaissé et la nature y revêt un tout autre caractère.

Après bien des hésitations, je me hasardai à tracer au crayon un trait continu qui traversait toute la carte du Simplon et rejoignait, sur celle du Grimsel, la route du Blindenhorn. De quel œil amoureux, avec quel espoir mélangé de doutes, je suivais maintenant ce fil menu, qui, tantôt s'élevant, tantôt descendant, s'insinuait par de longs méandres à travers les glaciers ou les forêts, et avec quelle impatience, aussi, j'attendais le moment où, les vacances venues, je prendrais ce chemin plutôt que celui de fer pour rentrer chez moi.[2])

* * *

[1]) Ski, 1911, p. 90-101. — [2]) Distances à vol d'oiseau: de Bourg St-Pierre à Zermatt, 44 kil.; du Simplon à Airolo, 55 kil.

Une première tentative pour mettre ce projet à exécution eut lieu en mars 1911.

Staub, de Choudens et moi avions établi notre quartier général à la petite pension du Nufenen, tenue à Ossasco par la famille Pervangher.

Nous nous sentions là comme chez nous, tant l'hospitalité y est grande.

La lune devait favoriser un départ nocturne et nous permettre d'arriver en un jour à l'alpe Devero par les cols du Gries, de Lebendun (2710 m) et du Vannino *(voir note 1)*.

Le temps était malheureusement d'une inconstance exaspérante. Il y avait du foehn dans l'air; le ciel était bleu vers l'Italie, mais les brouillards du versant septentrional des Alpes avaient une tendance à dépasser la crête des montages pour venir s'accrocher aux cimes tessinoises. Nous n'osions nous lancer.

Pour occuper notre temps, nous fîmes un jour une promenade jusqu'à la Forcla di Cristallina, qu'on atteint facilement d'Ossasco en trois heures. C'est un but que je voudrais recommander aux skieurs qui ont une journée à perdre dans le val Bedretto; outre une descente splendide et variée, les plus blasés trouveront là de quoi émerveiller leurs yeux.

Une nuit, enfin, je fus réveillé en sursaut par un grand vacarme: Staub, debout au milieu de notre chambre, venait de pulvériser son réveil sur le plancher. C'était bien fait: ce sacré réveil n'avait pas voulu marcher et maintenant l'aube se levait déjà dans un ciel sans nuage.

Pour rattraper le temps perdu, nous fîmes une marche forcée à une allure folle et sans desserrer les dents. Mais, deux heures plus tard, vous auriez pu voir dans le haut du Bedretto, au pied d'un mélèze, trois êtres démoralisés, couchés, immobiles, un ciel sombre au-dessus deux. Scène navrante dans le grandiose de ces montagnes.

Laissant là nos lourdes charges, nous poussâmes un peu plus haut et assîmes nos personnes lasses sur quelque pierre solitaire.

Vers midi, le soleil perça un trou de ciel bleu; une note de gaîté tomba sur la nature et réchauffa nos cœurs. Peu à peu les brumes se fondirent ou restèrent accrochées sur les sommets. Après nous être étirés longuement, nous montâmes encore jusqu'au col du Nufenen, pour voir le temps qu'il faisait en Valais. Un coup d'œil suffit pour nous décider à battre en retraite.

A Ossasco, notre désespoir fut noyé dans le chianti et nous partîmes très gais pour Airolo. Par un curieux hasard, le chemin était couvert de verglas et, dans la nuit noire, j'entendais Staub derrière moi me gagner en vitesse, freinant de toutes ses forces et hurlant â tue tête: «Furt! Furt!»

Le lendemain, il neigeait à Airolo.

* * *

Un an plus tard, jour pour jour, nous étions de nouveau à Airolo, de Choudens, Mittendorff et moi.

Il neigeait encore!

Notre intention n'était pas de tenter la fameuse traversée, mais bien de rendre visite aux dignes voisins du Blindenhorn, la Cristallina (2915,2 m), et le Basodino (3277 m). J'ai déjà attiré l'attention des skieurs sur ces deux pics tessinois[1]) et je me bornerai à tracer ici quelques souvenirs.

A Ossasco, le gîte familier nous attendait. Il était tombé pas mal de neige et le temps s'éclaircissait lentement. L'après-midi fut consacrée au saut.

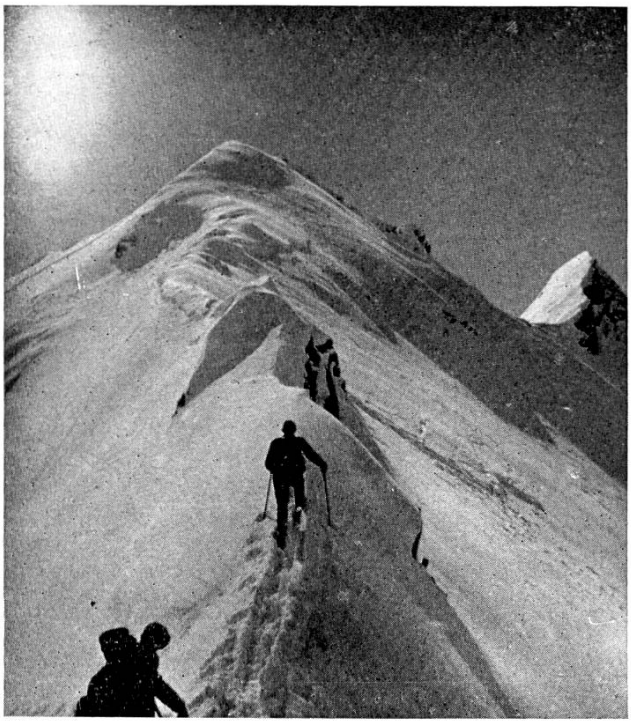
Le lendemain, suivant une piste ouverte la veille, nous admirions entre les plus hauts mélèzes de la forêt le lever du soleil sur le P. Lucendro, qui flamboyait dans l'azur. A part ces teintes vives de l'aurore, mes yeux ont gardé de la Cristallina une impression de blancheur immuable, un peu fade. Durant cette course, pas le moindre incident ne vint troubler la tranquille félicité du jour; pas un nuage au ciel, pas un souffle de vent sur la neige tout unie. Aussi m'est-il difficile de ne pas être banal. Disons pourtant ce qui se laisse dire: après avoir traversé le Passo di Naret, nous descendions dans une petite plaine et remontions vers le sommet par une large croupe ondulée. Ce que je résume ici en quelques mots nous coûta de longues heures de marche.

La vue de la Cristallina est certainement bien belle et très étendue, mais le désir de descendre enfin était trop puissant pour permettre une longue halte. La neige fut voluptueuse. Après cinq minutes de glissade vertigineuse, nous étions couchés 400 mètres plus bas, un peu en dessous de la Forcla, suivant des yeux les méandres gracieux de nos serpentines sur le flanc de la montagne.

Au delà et assez loin dans l'azur, le Basodino présentait

[1]) Alpina, 1912, p. 109.

son large glacier bombé et luisant sous le soleil. Demain nous irions donc lui rendre visite.



M. Kurz phot.
Vers le sommet de la Cristallina.

Sur la carte nous avions esquissé une voie d'approche passant par la Forcla Cristallina, l'alpe Robiei et le glacier du Basodino; mais nous pouvions maintenant nous rendre compte que cette route, très longue, serait fort pénible à tracer dans la neige profonde. Aussi, le plan d'attaque fut-il modifié et nous décidâmes de passer par le San Giacomo.

La Forcla franchie, la glissade reprit. A l'alpe du Val torta, nous bouclions la boucle de la Cristallina et retombions sur notre trace. Le même soir nous couchions à l'Ospizio All' Acqua dont Signor Anselmo Forni voulut bien nous confier la clef.

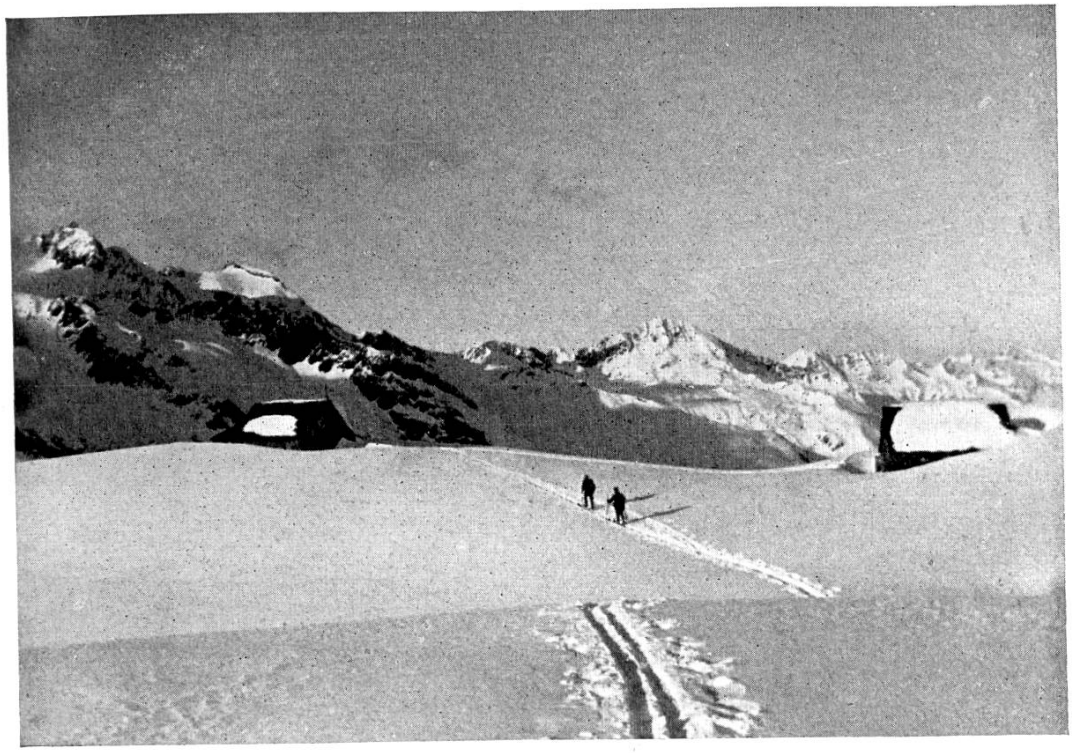
A la dernière lueur du jour, nous prîmes possession de nos quartiers et, comme nous poussions la porte, un pauvre petit chat blanc et tout tremblant se mit à miauler dans l'obscurité de sa prison. Il avait sans doute mangé depuis longtemps toutes les souris du logis, pour crier famine si lamentablement.

Durant la soirée, il s'approcha souvent de nous pour dévorer ce que nous laissions tomber de la table; mais dès qu'on voulait le caresser, il s'échappait dans l'obscurité en bonds sauvages et craintifs.

Le lendemain, dès l'aube, nous étions en route pour le San Giacomo. J'avais l'impression que deux heures plus tard nous serions de retour, car il soufflait un vent chaud et lugubre dont les rafales faisaient plier la ramure des mélèzes. L'air doux était imprégné des senteurs qui annoncent la tempête. Cependant, «Mitten» allait en avant, suivant une piste à demi effacée et nous montions ainsi rapidement à travers les arbres clairsemés de la forêt.

Or, deux heures plus tard, il faisait le plus beau temps du monde *(voir note 2)*: nous étions tranquillement adossés à la petite chapelle du San Giacomo, en train de faire honneur à un excellent déjeuner.

Cette petite chapelle du San Giacomo, perdue au milieu des neiges, avec son parvis d'ombre bleue entouré de corniches blanches, se révéla à nos yeux comme un bijou, symbole de modestie et de renoncement dont la poésie toucha mon âme.



M. Kurz phot.

San Giacomo (Rotondo et Lucendro dans le fond)

Et plus loin, dans l'évasement gracieux du col, les premiers rayons du soleil jouaient sur la neige une gamme de tons où l'ocre et le rose se fondaient lentement dans l'azur. Nous glissions muets vers cette chaude lumière.

Depuis là, nous prîmes à gauche, en plein sud, le long d'une large terrasse au pied du Marchhorn. Une puissante arête rocheuse projetée par la Fiorina (et qui n'est pas indiquée sur la carte) nous obligea à descendre sur le Bodensee, avant de monter à la Bocchetta Val Maggia.

Et celle-ci une fois atteinte, il fallut descendre encore, à travers un terrain coupé de vallonnements, pour atteindre la branche occidentale du glacier du Basodino. Mais ces accidents de terrain, et les aspects de la nature qui change

à chaque instant, constituent le charme de cette course, bien plus intéressante et plus variée que celle de la Cristallina.

Une angoissante inconnue nous attendait sous la forme de la paroi de glace qui sépare les deux branches du glacier et qui s'obstinait à rester dans l'ombre. Après avoir remonté la branche occidentale, en évitant et repérant les quelques crevasses visibles, nous pûmes enfin choisir l'endroit le plus favorable pour traverser cette paroi qui se trouve n'être qu'une forte pente de neige, et atteindre ainsi la branche principale du glacier.

Je fis la piste en mangeant un pruneau tous les cinquante mètres en manière de consolation.

Arrivé sur le col, ouvert entre le Basodino et le P. Cavergno (Passo Basodino), l'abîme se creuse sous vos skis et le regard, passant du Mont-Rose au Finsteraarhorn, découvre un monde nouveau de pics chamarrés de neige et de lumière.

Juste à nos pieds, répandus sur le tapis blanc de la vallée du Gries, les mazots de Morast ressemblent à un jeu de dominos.

Avant les derniers rochers du sommet, il y eut une courte lutte: de Choudens en tête voulait poursuivre, et moi en queue, je prétendais n'avoir aucun plaisir à varapper sur des dalles recouvertes de neige, la course étant réussie et la possibilité d'atteindre le Basodino en ski démontrée *(voir note 3)*; chacun tira sur la corde et Mitten restant neutre, se mit à gigoter au milieu. Finalement, c'est moi qui l'emportai et nous descendîmes bien vite, car il était passé deux heures.

M. Kurz phot.
Sommet du Basodino.

Nous reprîmes au retour exactement le même chemin qu'à la montée.

Mon dernier souvenir du Basodino est notre descente du San Giacomo. Descente n'est pas le mot: à travers les arbres espacés de la forêt et les ombres allongées du crépuscule, ce fut, sur la neige bruissante et légère, une fugue endiablée, étourdissante, brusquement arrêtée à All'Acqua, devant l'asti moussant dans nos verres.

* * *

Et pourtant, nous n'avions pas renoncé à notre projet initial: la traversée des Alpes Lépontines.

On sait, — nous avions pu le vérifier durant nos précédentes courses — que la neige est généralement bonne sur les pentes inclinées vers le nord et l'est, alors que sur celles opposées au sud, elle prend vite une consistance très dure. Première constatation. D'autre part, en étudiant de plus près le profil de notre traversée, nous fîmes une deuxième constatation coïncidant très heureusement avec la première: c'est que les plus belles pentes sont inclinées vers le nord et l'est. Conclusion: il fallait effectuer la traversée dans le sens du Simplon au Gothard. Et c'est pourquoi, le 5 janvier 1913, mon fidèle ami de Choudens et moi, nous étions installés à l'hospice du Simplon *(voir note 4)*. Du bruillard couvrait le col; mais — autant le dire tout de suite et ne plus y revenir — dès le lendemain et jusqu'à la dernière heure de la traversée, le temps fut beau et doux; nous eûmes presque continuellement les meilleures conditions de neige et les plus grandes chances de succès.

Nous avions emporté une corde de vingt-cinq mètres, un piolet et nos crampons. Les crampons et le piolet furent très utiles, mais la corde ne servit qu'à tirer mes skis sur la route du Simplon et dans le Bedretto. De Choudens avait son sac légendaire, aux mille poches, genre Tartarin, et il le considérait d'un air mélancolique. Finalement, il se décida, sur mes instances, à renvoyer à Genève et à Zurich les trois quarts de son contenu. Ayant éliminé le superflu, nous pûmes nous assurer du nécessaire: un peu de viande séchée dont les bons pères nous taillèrent de belles tranches dans un quartier de bœuf. C'était la première fois que je goûtais à ce produit valaisan: il me parut aussi nourrissant et plus savoureux que celui des Grisons dont la préparation est du reste identique et tout aussi simple.

Le lendemain, lorsque nous mîmes le nez à la fenêtre, il y avait quelques mèches de brouillards traînant aux flancs des monts. Ce fut un bon prétexte pour se borner à faire une reconnaissance, qui nous permit de partir tard et légèrement chargés. Comme nous montions, les brouillards se retirèrent bientôt en Italie et restèrent en suspens à une altitude de 2000 m environ durant toute la journée. Notre reconnaissance s'allongea et finit par nous conduire au sommet du Monte Leone (3,558).

Si vous avez pu voir de la vallée du Rhône la blanche pyramide de cette montagne s'élever sereine dans l'azur d'un ciel d'hiver, vous comprendrez le plaisir que nous eûmes à trôner là-haut.

On ne s'écarte guère de la route d'été. Jusqu'au Breithornjoch, qui s'ouvre dans la crête séparant les glaciers de Hohmatten et d'Alpien, la montée est longue et passablement raide. Depuis ce col, on traverse les névés supérieurs de l'Alpiengletscher, sans guère monter ni descendre, et l'on se dirige droit vers la face triangulaire du Monte Leone. Au pied des rochers, nous déposions nos skis comme deux Indiens auraient amarré leur canot en touchant la rive de quelque îlot sauvage. Le gneiss du Monte Leone est disposé en couches régulières qui apparaissent très distinctement sur cette face de la montagne et forment de larges vires. C'est en suivant une de ces vires que nous atteignîmes l'arête occidentale, par où l'on gagne le sommet. Le brouillard couvrait tout l'Ossola et la plaine lombarde, mais nos yeux s'intéressaient presqu'exclusivement aux Alpes Lépontines. En nous avançant un peu sur l'arête nord, nous découvrîmes au delà de l'abîme notre route de demain: le col de Kaltwasser, le glacier d'Avrona, l'alpe Veglia, un vrai Paradis enclos de rochers et de mélèzes, et plus loin, le Passo di Val tendra, qui conduit vers l'alpe Devero. Ce coup d'œil dans la réalité nous révéla la longueur formidable de l'étape qui unit le Simplon à Devero, et nous décidâmes d'emblée de la couper en deux en passant une nuit à Veglia.

M. Kurz phot.
Au sommet du Monte Leone.

Je ne dirai pas que la descente fut un charme; ce serait faire à la neige des compliments qu'elle ne méritait pas. Le pied du Hübschhorn était atteint lorsqu'il me vint la malheureuse idée de quitter notre piste et d'essayer d'une variante pour éviter la pente très raide que nous avions dû

traverser le matin, audessus de l'«Alte Gallerie». Le passage que je visais — et qui est du reste le bon — nous fit perdre un temps précieux, et nous arracha bien des jurons lorsque la nuit fut venue. Nous réussîmes pourtant à nous échapper et à descendre tant bien que mal vers les lumières de l'hospice, où le prieur nous reçut avec du vin chaud.

Il pensait que nous étions les premiers à réussir le Monte Leone en ski. Je le crois volontiers. *(Voir note 5.)*

Nous avions télégraphié à Baceno, au propriétaire de l'hôtel de Devero, lui demandant si l'on pouvait y coucher. Il nous répondit qu'il serait à son poste au jour désiré. La perspective de faire cette longue étape en deux flâneries était reposante et sagement adaptée à la brièveté des jours et à l'absence de lune.

Aussi, le matin du 7 janvier, nous ne quittions l'hospice que vers 10 heures, ayant déjeuné et causé longuement avec l'aimable prieur. La piste de la veille nous guidait. Je fus frappé de la ressemblance qu'offrait ce jour-là le Fletschhorn avec le Mont-Blanc vu des hauteurs du val Ferret italien. Je me retournais souvent pour le regarder, jusqu'au moment où il disparut à mes yeux derrière l'arête noire du Hübschhorn.

La veille, à la descente du glacier de Hohmatten, de Choudens avait perdu son piolet — un superbe Anthamatten. Il me quitta bientôt pour aller à sa recherche et nous nous donnâmes rendez-vous sur quelque rocher qu'échauffait le soleil au-dessous de la vieille moraine du Kaltwassergletscher.

Je me hâtai d'y arriver pour jouir plus longtemps de la halte. J'ai passé là une heure de quiétude comme il en est peu dans la vie. Tout en fumant ma pipe, je laissais mes regards errer sur les cimes bleues du Valais, dont le Weisshorn est roi; puis je les portais vers l'Oberland, d'où le Bietschhorn surgissait, pointant le ciel de son obélisque doré.

Les montagnes rutilaient sous le généreux soleil de l'hiver. Pas un bruit, pas un souffle, rien qui bougeât. Et pourtant, sur le plateau neigeux du Simplon, dont l'hospice m'était caché, je vis, tel un point, un traîneau glisser lentement dans l'immensité blanche, puis disparaître vers l'Italie.

Trop tôt mon ami revint, ayant retrouvé son piolet. Après qu'il se fut restauré, nous reprîmes la montée, longeant la moraine où l'on voyait des lièvres blancs folâtrer entre les blocs. La vue grandissait derrière notre dos et, si nous

n'avions eu des skis au pieds, nous serions montés à reculons.

Sur le col, il fallut dire adieu aux cimes du Valais; mais leur vision ensoleillée demeura dans nos yeux. Ici nous entrions dans l'ombre et dans l'inconnu en même temps. Seule, tout au bas du vallon d'Avrona, l'alpe Veglia et ses petites maisons restaient éclairées. Menacés par les séracs fantastiques du Monte Leone, nous descendîmes avec prudence sur le glacier qui, peu à peu, devient moins rapide et s'étrangle finalement entre ses moraines resserées. Plus bas, la combe était presque dénuée de neige, mais, dans la forêt, au-dessus de Ponte, on en mesurait de nouveau plus d'un mètre.

Le soleil était couché lorsque nous arrivâmes à Veglia. L'alpe Veglia, vue du Monte Leone, n'a l'air de rien; il faut voir l'alpe Veglia dominée par le Monte Leone. Je me sens absolument incapable de vanter les beautés ignorées de ce site grandiose.

Faites comme nous: partez du Simplon, promenez-vous au soleil sur les névés du Kaltwasser en contemplant de larges horizons, et descendez au crépuscule dans ce cirque dantesque de Veglia, dominé par son Lion: alors, comme nous, vous serez saisis et ravis par la sublime beauté du contraste.

Nous nous sentions tout petits et nous étions seuls. Personne à Veglia. Et pourtant il nous fallait un toit pour la nuit. Après une inspection détaillée des habitations, dont la plupart sont en pierre et bardées de fer, nous arrêtâmes notre choix sur une petite maison rose de modeste apparence. L'Anthamatten fit le reste. Il nous ouvrit le logis où certes nous étions bien tombés: il y avait dans une petite cuisine du bois sec, un poêle, une batterie de cuisine et, pendu à un clou, le trousseau de clefs *(voir note 6)*.

Cette soirée passée à Veglia dans l'intimité et la solitude restera toujours pour moi un des meilleurs souvenirs de notre randonnée.

* * *

Le jour d'après, nous parcourions notre petit paradis, tout joli dans la lumière du matin.

Le Val dentro, où nous sommes entrés, doit ressembler à quelque sauvage vallon du Tyrol par son somptueux décor de rochers et par ses forêts. Tandis que nos regards se

heurtent constamment aux falaises dorées qui l'entourent, les skis glissent aisément entre les mélèzes espacés. Ces mélèzes sont merveilleux et bien différents des nôtres. Leurs troncs antiques, cuivrés, ciselés, se tordent en poses superbes. Nous en avons rencontrés plus loin, à Devero et dans la partie supérieure des vallées de Binn et de Bedretto, où ils donnent à la nature un grand cachet d'originalité.

La pente conduisant du fond du Val dentro au Passo di Valtendra est franchement raide, et la carte porte de graves erreurs à cet endroit. Il faut la prendre tout à gauche (nord) et s'élever en lacets le long des rochers du Monte Moro.

Sur le col, où nous fîmes halte au soleil, la croix a été remplacée par un banal écriteau: *Caccia riservata.*

Une surprise désagréable nous attendait. D'après la carte, il semble possible de traverser de niveau vers la Scatta d'Orogna, qui conduit à Devero par le val Buscagna. En réalité il se dresse là une superbe paroi de rochers absolument verticale, et qui cache complètement la vue de la Scatta (échelle). Sur une dalle de gneiss, on lit ces mots tracés en rouge et d'une insolente ironie: *Per Devero a sinestra sotto le rocce.* Allez vous y aventurer avec des skis! Bon gré mal gré, nous dûmes descendre dans le vallon anonyme, où se trouve l'alpe Bondolero, en surveillant des yeux la pente à notre gauche, et, lorsqu'elle nous parut abordable, il fallut y monter sous le soleil de midi. On arrive ainsi, à travers un site grandiose et après une rude besogne à la Scatta d'Orogna. *(Voir note 7.)*

Là-haut, nos cris de joie firent retentir tous les échos de la montagne. A perte de vue s'étendaient vers le nord les plus beaux champs de neige qu'un skieur ait jamais rêvés. Aussi la halte ne fut pas longue.

Cette descente à Devero par le val Buscagna est une des plus belles que j'aie faite en ski. La neige, l'heure, l'éclairage, tout y contribua. Lorsque nous nous arrêtions, c'était pour nous retourner et contempler à contre-jour les silhouettes noires des mélèzes découpées sur l'immense éclat des neiges. Toujours ces melèzes enchantés! Nous glissions au milieu d'eux comme des fantômes, ivres de volupté et de joie.

Une heure après avoir quitté la Scatta, nous franchissions le seuil de l'Hôtel du Cervandone, ouvert pour nous par l'aimable signor Alberti. *(Voir note 8.)*

L'alpe Devero est plus étendue et moins encaissée que

celle de Veglia. Je la trouve moins belle, mais il faudrait la voir en été, lorsque ses mille torrents bondissent des rochers dans les prés verts, pour en juger, et je crois vraiment qu'alors la comparaison serait à son avantage. Elle est moins sévère aussi, moins cloîtrée, plus ensoleillée. Et pourtant à Veglia, la neige était dure et complètement gelée, tandis que toute la plaine et les forêts de Devero reposaient sous une masse étincelante de neige cristalline.

Lorsque, le lendemain, nous quittâmes la Capoue d'Alberti pour continuer notre voyage, le soleil brillait déjà. Quelle flânerie ce fut! Nous étions bien reposés, bien entraînés, et les skis glissaient d'eux-mêmes dans la neige poudreuse.

Au pied du mont Orfano, le Lago Codelago est barré d'une digue qui, en élevant son niveau, a triplé son étendue primitive au point de l'allonger vers le nord jusqu'à la gorge du Rio d'Arbola.

Les eaux alimentent des turbines installées plus bas et fournissent la lumière et la force à la vallée de Devero.

Nous eûmes le plaisir de traverser ce lac dans toute sa longueur.

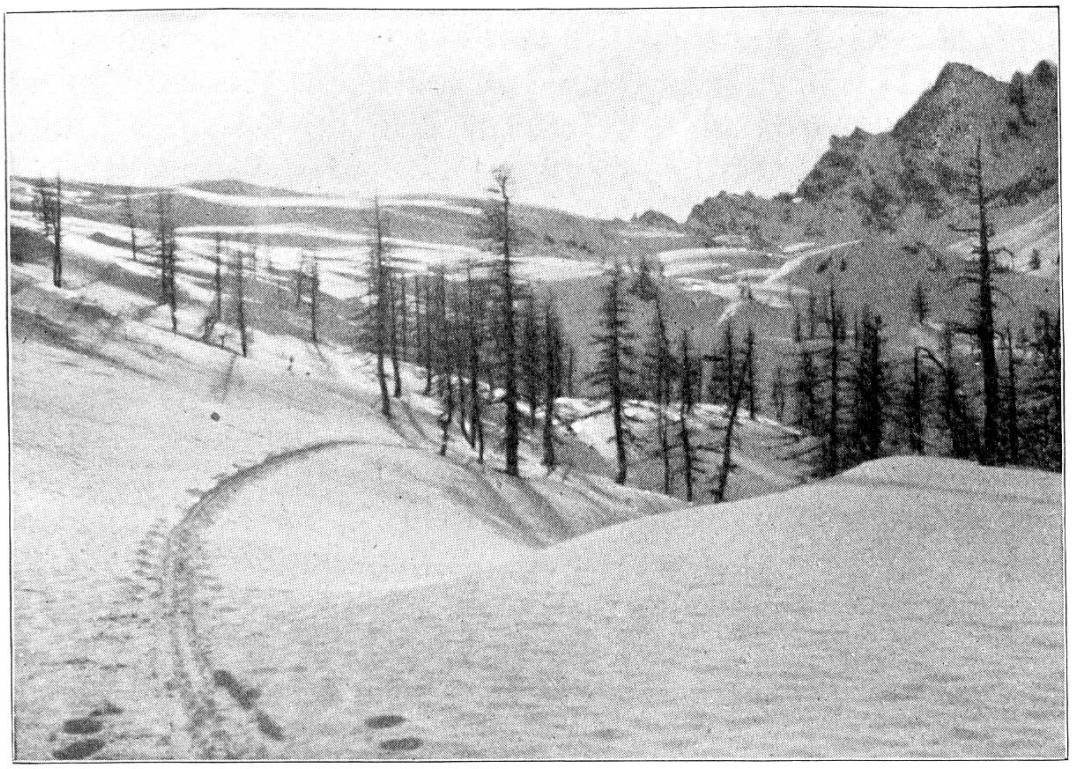
Il était recouvert d'une couche épaisse de neige et de glace qui, par suite d'un abaissement subit du niveau de l'eau, s'était affaissé et s'affaissait encore en sourds craquements. On vérifiait cet effondrement à la *roture* courant le long des rives et aux mélèzes trop avancés dont les branches ankylosées dans la glace avaient été arrachées par elle et pendaient comme des bras cassés.

Le Rio d'Arbola nous conduisit tout naturellement au pied de l'Albrun, passage que nous avions choisi pour nous rendre dans la vallée de Binn, ayant renoncé à l'idée de contourner l'Ofenhorn par l'est en franchissant les cols du Vannino et de Lebendun. Le versant italien du col offre une rude montée. En faisant un détour par l'alpe Forno inférieure, on évite les pentes les plus raides, et c'est le seul itinéraire à conseiller lorsque la neige présente le moindre danger d'avalanche. *(Voir note 9.)*

Ce jour-là, nous pûmes monter où bon nous semblait: de Choudens prit en lacets sur la droite; je montai à pied directement sur les débris congelés d'une ancienne avalanche et, comme une arête nous séparait, ce fut à qui arriverait premier en haut. Une fois de plus et malgré la neige dure, le triomphe fut aux skis. A midi, nous étions tranquillement

assis sur le col, plongeant des regards curieux dans la vallée de Binn, qui s'ouvrait à nos pieds et étudiant la route de demain. Demain serait la grande journée: ils nous fallait passer de Binn au Bedretto en traversant l'épaule du Blindenhorn et en prenant en route l'Ofenhorn.

Notre plan fixé, nous glissâmes en longues serpentines sur les vastes champs de neige qui occupent toute cette partie supérieure du Binntal. En quelques minutes l'alpe Auf dem Blatt était atteinte. C'est là que le lendemain dès l'aube



de Choudens phot.

Val Buscagna

nous devions commencer la montée vers l'Ofengletscher. Dans un misérable petit chalet écrasé sous la neige, nous déposâmes la plus grande partie de nos bagages, puis nous prîmes le chemin de la vallée, en quête d'un gîte.

Il fallut descendre jusqu'à Im Feld pour trouver à qui parler. *(Voir note 10.)*

C'était la première fois que je visitais la vallée de Binn; elle m'a paru peu favorable au ski, mais très pittoresque malgre l'éblouissante vision que m'avait laissé Devero.

Je ne vous raconterai pas toutes les démarches que nous fîmes avant d'arriver à nous asseoir devant une soupe fumante qu'un hôte improvisé nous confectionna avec du lait,

du riz, des légumes et du fromage, — une minestra valaisanne comme j'en ai rarement goûté.

Sa lourde pipe rivée au coin de la bouche, notre hôte nous dévorait des yeux, nous pressait de questions auxquelles il fallait répondre dans le plus affreux patois pour être compris. Nous fûmes initiés par lui à toutes les mœurs des habitants du Binntal. Ces braves gens ne possèdent pas la moindre goutte de vin dans leurs caves. On n'en trouve qu'à la pinte du chef-lieu, lorsqu'elle n'est pas fermée. Ils vivent de lait, de fromage et de pain bis, qu'ils cuisent en galettes très originales et dont la pâte est mélangée d'anis. C'est là un bel exemple de sobriété que nous donnent ces montagnards et que feraient bien de suivre, à l'autre bout du Valais, certains ivrognes de ma connaissance.

Ayant obtenu le manger et le boire, nous dûmes gagner le dormir en suivant la lanterne de notre hôte à travers un dédale de ruelles obscures et scabreuses. Il nous coucha maternellement dans un grand lit comme deux petits garçons. Dès qu'il eut tourné le dos, nous ouvrîmes avec peine une des fenêtres de la chambre qui semblaitt n'avoir jamais été aérée, et comme de Choudens est très mauvais coucheur, je préférai m'étendre aussi près que possible de cette fenêtre, sur un vieux grabat que l'hôte avait déclaré inhabitable. Il n'était pas inhabité et j'ai rarement passé une nuit plus atroce.

Lorsque le patron revint, avec sa pipe à la bouche et une heure d'avance sur la diane, j'étais réveillé et je pus jouir de sa stupeur en me voyant couché près de la fenêtre ouverte. Il faillit lâcher sa lanterne, puis se précipita vers moi pour constater si j'étais mort ou endormi. Je lui éclatai de rire au nez et il commença à jurer dans sa barbe qu'il n'y comprenait rien. Avant cinq heures nous étions prêts à partir.

Le brave homme porta nos skis jusqu'à l'endroit où cessait le sentier battu, puis il redescendit vers son village, tandis que nous remontions la vallée suivant notre trace dans la nuit.

Le réveil effectif n'eut lieu que beaucoup plus tard, dans une gorge de la Binna, entre Tschampigenkeller et Kühstafel, au «passage des Vernes», comme nous l'avions désigné. Je reverrai toujours de Choudens affalé sur le ventre au milieu d'un fouillis de branches, la lanterne entre les dents et les mains cramponnées aux vernes rampants. Nous par-

E Gyger, Adelboden phot.

Frühlingsnahen

tîmes en même temps d'un franc éclat de rire qui rompit la torpeur nocturne.

L'aube se levait comme nous arrivions à l'alpe Auf dem Blatt pour y quérir nos bagages. Un vent froid nous en chassa bientôt et nous commençâmes à zigzaguer sur la pente des Länge Eggen qui conduit à l'Ofengletscher. Ce matin-là, j'avais le diable au corps et après une heure, nous prenions pied sur le glacier où de Choudens, passant le premier, pointa ses skis sur le Hohsandpass. Peu à peu, les cimes du Valais surgissaient de l'ombre; nous nous retournions constamment pour les admirer et signaler quelque nouvelle apparition.

Le Hohsandpass évoqua en nous le souvenir de la Fuorcla d'Eschia, avec laquelle elle présente une certaine analogie.

Le soleil nous y attendait et il réchauffa notre halte dans les rochers. Une fois de plus nous discutâmes l'ascension de l'Ofenhorn, qui se dressait maintenant juste au-dessus de nous dans l'ombre froide du matin.

Comme nous faisions une traversée, il était tout naturel de franchir des cols sans nous attarder à gravir des cimes et l'étape de ce jour était déjà si longue, qu'il me parut sage de renoncer à l'ascension. De Choudens envisageait la question d'un œil beaucoup plus optimiste, et je dus me soumettre à son irrésistible plaidoyer, — non sans ronchonner.

Au reste, je lui laissai le soin de guider mes pas sur *sa* montagne. En une heure et dix minutes nous atteignîmes le sommet par le versant italien, ayant abandonné nos skis à mi-chemin.

J'avoue que la vue dont nous jouîmes là-haut vers midi est la plus belle que j'ai découverte d'un sommet en hiver, — à l'exception peut-être de celle du Grand-Combin. — Je ne risquerai, du reste, pas un mot de description. Après une halte beaucoup trop courte, il fallut s'arracher à la contemplation et regagner le Hohsandpass.

La montée qui nous conduisit ensuite au Mittlenbergpass (ouvert entre le Hohsandhorn et les Strahlgräte) fut le travail le plus pénible de la journée à cause de la chaleur accablante qui succéda brusquement au froid du matin, et par suite aussi de la fatigue qui commençait à se faire sérieusement sentir. *(Voir note 11.)*

Arrivés sur le col, nous découvrîmes enfin le Blindenhorn. Il était d'une hauteur décourageante. Après un instant de

descente dans l'ombre fraîche, qui nous reposa, nous attaquâmes ces nouvelles pentes avec un nouveau courage. Mais, celui-ci ne tarda pas à faiblir et bientôt nous déclarions cette pente assommante. Il y eut une courte discussion, une allusion au Griespass, puis une rapide descente et une fuite vertigineuse sur le beau glacier de Hohsand *(voir note 12)*. En un rien de temps nous étions dans le lit du Hohsandbach. Ici s'évanouit notre dernier espoir: passer le Gries pour gagner le Bedretto le même jour. Nous fiant aux courbes de niveau de la carte, nous avions compté faire une traversée de flanc depuis Zum Sand par Gemsland, jusqu'au Gries. Le topographe n'avait oublié qu'un point: c'est de dessiner les rochers. Cette traversée est impraticable en ski. Il ne nous restait plus qu'à descendre dans la vallée par la gorge même du Hohsandbach. C'est ce que nous fîmes, non sans nous demander comment finirait l'aventure. Entre deux immenses parois de rochers, le torrent était recouvert des débris de nombreuses avalanches qui remplissaient le fond de la gorge. Cette dernière chance nous épargna un bivouac. *(Voir note 13.)*

En sortant de la gorge, nous tournâmes le dos au Gries et descendîmes à Morast, le petit hameau que nous avions aperçu du haut du Basodino. A notre grande satisfaction, un chemin gagnait la vallée, frayé par les traîneaux qui servent au transport du foin. Nous déposâmes dans une grange nos skis et le plus lourd de nos charges, puis nous partîmes gaîment à pied, avec la ferme intention de coucher dans des lits et de faire un bon repas avant de revenir ici pour franchir le Gries.

A Tosa (l'hôtel était fermé), la lanterne fut allumée pour descendre dans le gouffre noir où le chemin zigzaguant se transformait en une glissière verglacée.

Dans la lumière tremblotante, nous dûmes user d'une tactique savante, faite de tâtonnements énervants, pour éviter de nous rompre le cou dans ce maudit dévaloir où l'on ne pouvait risquer un pied sans perdre l'équilibre ou faire les contorsions les plus grotesques.

Fruttwald est le premier village habité du Formazza, et nous comptions bien nous y arrêter, lorsqu'un paysan nous cria dans l'ombre: «*Ancor' un' quarto d'ora fino alla prima osteria*». C'était alléchant et nous continuâmes. Mais il fallut près d'une heure pour trouver à la poste de Wald un toit

hospitalier. Cette nuit-là, nous ne perdîmes pas une seconde de sommeil. *(Voir note 14.)*

Le lendemain matin, vers dix heures, après avoir remonté le Formazza, nous étions assis sous le porche de la chapelle de Tosa, lorsque deux superbes *doganieri* firent apparition, rentrant d'une patrouille dans le Griestal. Ces douaniers sont les gens les plus curieux qu'il y ait; ils veulent tout voir, tout toucher, connaître le prix de chaque objet, savoir d'où l'on vient, où l'on va, savoir pourquoi nous voyagions et ce que nous sommes: étudiants ou militaires? Avec mes quelques mots d'italien j'avais peine à satisfaire cette curiosité maladive. Leurs souliers étaient ornés de crampons à quatre pointes et nous leur demandâmes pourquoi ils ne faisaient pas de ski. Les malins comprennent bien leur intérêt et tout l'avantage qu'ils ont à ignorer ce moyen de communication, car, sans ski, ils ne sortent pas des chemins battus. Ils furent très étonnés en apprenant que nous allions passer le Gries et que nos skis nous attendaient à Morast.

Mais nous comprîmes, en y arrivant, que les perfides douaniers s'étaient moqués de nous. Nos bagages avaient subi une inspection dont je ne pus fixer l'étendue qu'en révélant plus tard mes plaques photographiques et en constatant que la moitié avait été anéantie par ces fonctionnaires imbéciles. Ils peuvent avoir agi par simple ignorance et cette ignorance est excusable de leur part; mais, ce qui ne l'est pas, c'est la cupidité qui les poussa en outre à nous voler une paire de lunette de glacier dont de Choudens dut se passer pour la dernière journée.

Nous nous dirigeâmes vers le Gries où flottaient quelques brouillards *(voir note 15)*. Le versant italien du col présentait deux pentes successives, exposées en plein soleil et séparées par une petite plaine baignée d'ombre. La première montée se fit en bras de chemise et nous fûmes contents de goûter ensuite la fraîcheur de l'ombre; mais, sur la pente supérieure, il soufflait un vent froid qui nous fit endosser nos plus chauds vêtements. Ces contrastes sont fréquents en hiver, lorsque l'air n'est pas absolument calme. Pour la première fois durant cette traversée, nous pensions comme le comique: «Im Winter ist es manchmal furchtbar kalt!»

En arrivant sur le col, nos yeux cherchèrent en vain les pics de l'Oberland qui d'ici font généralement une belle apparition; tout le nord et l'ouest étaient noirs de nuages,

et les brouillards arrachés à cette masse sombre venaient par bandes se déchirer sur les cornes du Blindenhorn. Le beau glacier de Gries coulait vers nous comme un large fleuve laiteux, tranquille et sans vague. Aujourd'hui, c'eut été un plaisir d'y voguer. Le minuscule sosie du Märjelensee évoquait le souvenir des amis absents et nous fûmes nous reposer un instant à l'abri de sa rive de glace avant de diriger nos skis vers notre dernier col: le Cornopass.

Dans la neige profonde, de Choudens entama la dernière montée, et en nous retournant, sur le col, nous surprîmes une dernière vision: dans le cadre sombre des arêtes estompées par le crépuscule, la cime du Blindenhorn, illuminée d'ocre par les derniers reflets du couchant, semblait laisser glisser lentement sa longue écharpe blanche moirée d'ombres.

Dans le haut Bedretto la neige était coriace et dure. Quelques jurons ingrats avaient déjà troublé le silence, lorsqu'une dernière chance nous sourit: une ancienne trace de ski, descendant la vallée, avait recueilli l'élément poudreux dissipé ailleurs par le vent et offrait à nos skis deux rails huilés et doux où la vitesse devint bientôt vertigineuse.

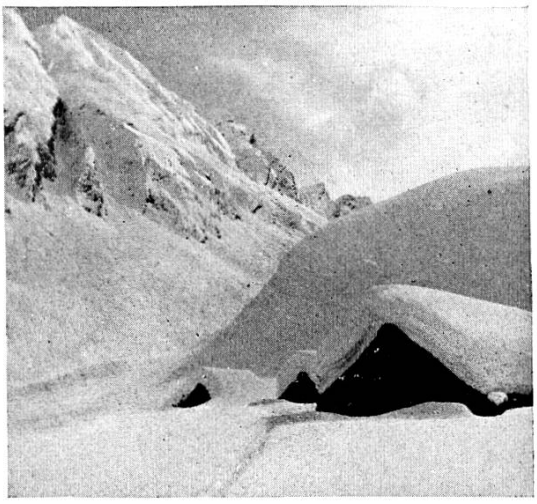
L'hospice d'All' Acqua était ouvert, mais personne ne répondit à nos appels, et de Choudens ne voulut pas entendre parler d'une halte. Bientôt je le laissais filer en avant sur le chemin désormais battu. J'avais dans mon sac la corde que je transportais depuis huit jours sur mon dos et je voulus m'en servir une fois, ne fut-ce que pour tirer mes skis sur le talweg dont la dureté commençait à m'exaspérer.

Je tenais à passer tranquillement cette dernière heure de traversée. J'allumai ma pipe et je m'en fuis à petits pas, un peu las et l'esprit rêveur, traînant mes planches qui, selon la pente, me suivaient ou me précédaient, ou bien glissaient à côté de moi comme de fidèles compagnes.

Je repassais dans ma mémoire tous les souvenirs du voyage, toutes les émotions de mon cœur, tous les incidents qui, du Simplon jusqu'ici, avaient pimenté la course, et je trouvais au total que les promesses ne s'étaient pas démenties, que le rêve s'était réalisé, surpassant même en grandeur et en magnificence ce que nos pauvres cerveaux humains avaient imaginé. Une chance inouïe nous avait accompagnée. Avec un malin plaisir je contemplais les nuages bas qui cachaient le ciel et je riais en moi-même: demain il neigerait, et je verrais tomber cette neige à travers les vitres d'un wagon du Gothard!

Comme l'Angelus sonnait au clocher d'un village, mon âme s'émut au souvenir de ma première vision du Bedretto. C'était peut-être la dernière fois que je voyais cette belle vallée et je voulais emporter en moi un peu de sa poésie, de quoi réchauffer mon cœur durant les vieux jours.

Et, tout en songeant, je descendais.



M. Kurz phot.

Dans le Val Torta.

NOTES.

NOTE 1. Comme on le verra par la suite, cet itinéraire n'est pas praticable au ski, à cause des rochers du versant italien du Gries-Pass. En bénéficiant de conditions exceptionelles, des skieurs bien entraînés pourraient peut-être se rendre en un jour du Bedretto à Devero en remontant le Griesgletscher et en franchissant la frontière entre le Blindenhorn et le Siedelrothhorn (Gries-Hosandsattel), pour rejoindre ensuite l'itinéraire Lebendunpass-Vannino.

Mais le plaisir d'une telle randonnée est bien infirmé par la longueur formidable de la marche.

NOTE 2. Ce phénomène athmosphérique, assez fréquent dans le Bedretto, est dû à l'action du Foehn du Nord, qui amasse des nuages sur le versant septentrional des Alpes et laisse le ciel du Tessin parfaitement bleu. Le matin, les nuées débordent quelquefois les arêtes pour couvrir le Bedretto, mais nous pûmes constater ce jour dès le lever du soleil, que la muraille de nuages s'arrêtait régulièrement derrière la chaîne du Gothard.

NOTE 3. Le *Clubführer durch die Tessineralpen* (S. A. C. 1908) affirme que le Basodino a été grâvi en ski avant 1908, mais je n'ai trouvé dans la littérature aucune mention de cette ascension.

La Fiorina a été gravie en ski pour la première fois le 9 déc. 1912 par quelques membres de l'Acad. Skiclub Freiburg; les mêmes skieurs visitèrent également la Cristallina, le Blindenhorn, le Basodino et le P. Cavergno.

NOTE 4. On fera bien de s'assurer les places de la voiture postale, au Bureau de Brigue, douze et même vingt-quatre heures à l'avance.

Du Passo di Naret vers l'Est M. Kurz phot.

NOTE 5. Monte Leone. — De l'Hospice du Simplon au P. 2878 du Hohmattengletscher = 2 h. 15; au Breithornjoch (selle immédiatement au sud du P. 3370) = 1 h. 20; au pied de la face S. du M. L. = 1 h. 05; au sommet du M. L. = 45 min. — Descente: au pied de la face sud = 10 min.; au Breithornjoch = 50 min.; à l'Hospice = c. 1 h. 30 (Temps effectifs — marche lente).

Depuis l'Hôtel Kulm nous avons pris en écharpe les pentes qui dominent l'*Alte Gallerie*, pentes très raides et qui peuvent présenter un grand danger d'avalanches. Il est préférable de suivre la route jusqu'à la *Wasser Gallerie* et de chercher ensuite la voie la moins raide vers le S.-E., pour rallier le pied du Hübschhorn. Toutefois, si les conditions de neige sont très bonnes, on gagnera beaucoup de temps en montant directement depuis l'Hospice vers l'Est et en franchissant l'arête N. W., contrefort du Hübschhorn, suivant la courbe de niveau 2310 m.

Comme nous l'avons constaté le lendemain, le Monte Leone est parfaitement accessible du glacier de Kaltwasser en montant en ski jusqu'au pied de la paroi nord. Cette paroi de glace au point où elle est le moins haute (à peu près vers le M de Monte Leone, A. S.), n'exigerait pas plus d'une centaine de marches à tailler.

De cette façon il serait possible de combiner l'ascension de ce sommet avec la traversée du Kaltwasserpass jusqu'à Veglia.

NOTE 6. L'accès de l'Alpe Veglia depuis l'Italie n'est guère possible en hiver. Le propriétaire de l'Albergo del Monte Leone, G. Zoppis, habite très propablement Trasquera en hiver.

NOTE 7. Je mets le lecteur en garde contre les erreurs de la carte dans cette région. Toute la zone boisée du Passo di Valtendra doit être interprêtée comme éboulis. Le versant ouest de ce col est très raide. Sur l'autre versant, il faut descendre jusqu'à 2190 m environ avant de pouvoir remonter vers le nord, par une pente très raide également et dangereuse si la neige est mauvaise. Depuis le petit lac marqué sur la carte jusqu'à la Scatta d'Orogna, la pente est très forte, mais courte. Les Passi dei Fornaletti, au nord du Passo di Valtendra, sont impraticables au ski.

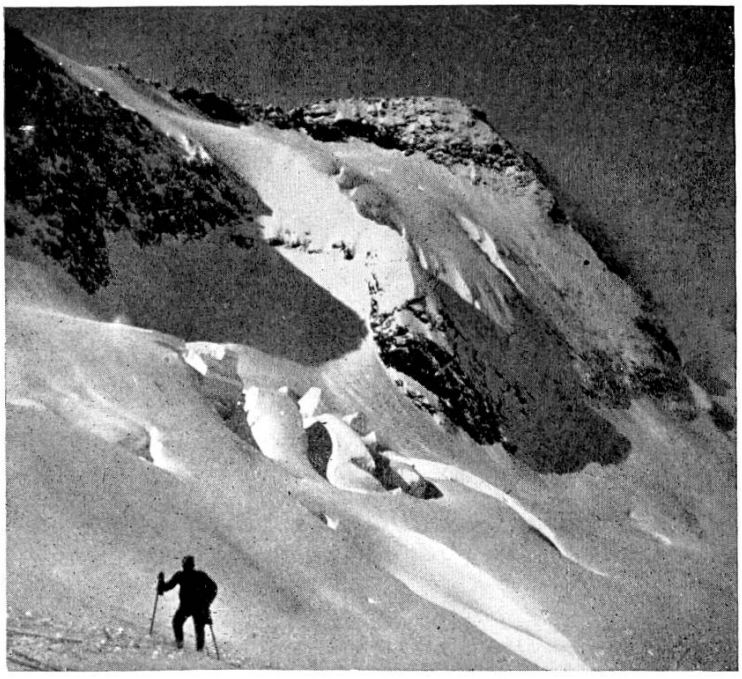
Pour la descente sur Devero on passera de préférence par le P. 2307 et l'Alpe Misanco.

De Veglia au P. 2075 du Valtendro = 1 h. 20; au Passo di Valtendra = 1 h. 10; à la Scatta d'Orogna = 1 h. 30; à Devero = c. 1 h.

NOTE 8. L'Alpe Devero n'est habitée en hiver que par le gardien des forces motrices Ai Ponti. Le chemin du Val Devero est généralement ouvert. On monte de Baceno à Devero en 3 heures. Hotel del Cervandone (Fratelli Alberti, propr., Baceno) 60 lits, très bien et pas cher.

Au barrage du Codelago habitent deux gardiens, qui, pour une nuit, peuvent aussi offrir l'hospitalité de leur toit.

NOTE 9. Les rochers du versant italien de l'Albrun ne sont pas marqués sur la carte et il y en a pas mal, disposés en bancs, soutenant des terrasses et des petits vallonnements. — De Devero au Lago Codelago = 45 min.; à Pianboglio = 1 h. 20; à l'Albrunpass = 1 h. 10; à Auf dem Blatt = 20 min.; à Im Feld = c. 1 h. ½; à Schmidigenhäusern = 30 min.



Sur le glacier du Basodino M. Kurz phot.

NOTE 10. A la descente du Binnthal, on suit à peu près le chemin d'été, sauf entre Kühstafel et Tschampigenkeller (où le chemin remonte): il est alors préferable de se tenir dans la gorge même de la Binna — autant que les conditions de neige le permettent.

A Binn (Schmidigenhäusern) on trouve une gîte chez le gardien de l'Hôtel Ofenhorn (Téléphone), dont le propriétaire, M. Schmid, habite Aernen en hiver. — Notre hôte d'Im Feld fut Franz Thenisch.

NOTE 11. D'Im Feld à Auf dem Blatt = 2 h. 30 (piste tracée la veille); au Hohsandpass = 2 h. (marche rapide); au sommet de l'Ofenhorn = 1 h. 10; au Hohsandpass = 30 min.; au Mittlenbergpass = 1 h.; à Morast = c. 1 h. 1/2; à pied à Tosa = 45 min.; à Wald = 1 h. 1/4.

La montée à l'Ofengletscher, telle que nous l'avons pratiquée, peut présenter quelque danger d'avalanches au lieu dit Länge Eggen, que l'on traverse presque horizontalement, mais elle est beaucoup plus directe que la montée par le Wissenbach.

Ofenhorn. – Du Hohsandpass se diriger au S. E. pour gagner vers le 4 de la cote 3242 une arête mal accusée. — Si la neige est bonne, on peut suivre cette croupe jusqu'à 50 m en dessous du sommet. Monter au sommet N. puis traverser au sommet S.

NOTE 12. Immédiatement en dessous du Hohsandpass (versant S.) il existe une pente très forte mais courte qui n'a pas été exprimée sur l'A. S. Le Hohsandhorn (3197) est très facilement accessible par sa large arête S. W., que l'on peut suivre en ski jusqu'au sommet. Le temps nous manquait pour y monter. Il est clair que si nous avions pu prévoir l'échec au Blindenhorn, nous aurions franchi le Hohsandpass, sans faire le détour par le Mittlenbergpass. Sur le Hohsandgletscher nous n'avons pas rencontré de crevasses.

« Préparatifs » M. Kurz phot.

NOTE 13. Cette montée au Blindenhorn par le versant sud était possible ce jour là, mais elle est longue et rude. Le skieur qui désire passer par là pour se rendre du Binntal au Bedretto, devra franchir directement le Mittlenbergpass et bien étudier sa route d'ascension depuis le haut de ce col.

NOTE 14. Voir dans le Bollettino del C. A. I. vol XXXIV p. 223 une esquisse topographique très édifiante de la région du Siedelrothorn.

NOTE 15. Lorsque les chemins sont bons, la descente est beaucoup plus courte. A Wald, l'Auberge de la Poste, tenue par Gabriele Ferrera, est recommandable (8 lits). Téléphone ou télégraphe.

NOTE 16. Griesspass. — De Wald à Tosa = 1 h. 10; à Morast = 45 min. (à pied); à Bettelmatt = 1 h. 10; au Griesspass = 1 h. 05; au Cornopass = 25 min.; à All'Acqua = 1 h. 15; à Ossasco = 45 min.; à Airolo = 50 min.

On suit généralement l'itinéraire d'été. La montée de Bettelmatt au Gries est très raide et doit être très dangereuse par la mauvaise neige. Dans ce cas on évitera le Gries et l'on franchira le San Giacomo qui ne présente de danger qu'à un ou deux endroits et qui est plus direct.

* * *

Pour terminer ces notes, dont le but est exclusivement pratique, je me permettrai d'attirer encore l'attention des skieurs sur quelques montagnes, dont je leur recommande l'exploration. Ce sont: les sommets de la rive droite du Hohsandgletscher, cotés mais sans nom sur l'A. S.; puis la chaîne frontière entre le San Giacomo et le Rothenthalhorn ainsi que le Brunnihorn pour sa vue, enfin les sommets et les glaciers compris entre la Bocchetta Val Maggia et la Forcla di Cristallina, surtout le beau glacier des Cavagnoli.

Le touriste qui s'intéresse à cette région des Alpes Lépontines fera bien, avant de les visiter, de lire la superbe monographie de R. Gerla: *Il bacino dell' Hohsand ed i monti che circondano la Frua* (Boll. del C. A. I. vol XXXIV pp. 133-382).

Ospizio All'Acqua 4 juin 1913.

Marcel Kurz.